



Triste bilan pour la 30^e édition du **festival Juste pour rire** Page E 3



La réalisatrice Manon Briand est de retour avec le film **Liverpool** Page E 4

Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 28 ET DIMANCHE 29 JUILLET 2012

FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

Yannick Nézet-Séguin sur les traces de Beethoven

Ce samedi, au Festival de Lanaudière, en deux temps, soit à 15 h et à 20 h, l'Orchestre métropolitain et Yannick Nézet-Séguin reproduisent le concert le plus mythique de tous les temps : celui qui vit la création, le 22 décembre 1808, des *Symphonies n^{os} 5 et 6* de Beethoven et de plusieurs autres œuvres encore...

CHRISTOPHE HUSS

Ce concert fou, Bernard Labadie l'avait osé en 2008 comme contribution des Violons du Roy au 400^e anniversaire de la ville de Québec. Les écrans géants retransmettaient l'événement devant le Palais Montcalm. Hélas, la météo ne fut pas favorable, influant sur le retentissement populaire de l'opération. Le Festival de Lanaudière espère évidemment que l'état de grâce climatique dont il a bénéficié depuis le début de cette édition 2012 perdurera.

Rappelons le contexte historique de l'événement original, le 22 décembre 1808 à Vienne, au Theater an der Wien. Ce concert légendaire de l'histoire de la musique se déroula devant un parterre fort clairsemé, d'autant qu'au même moment, au Théâtre de la cour, le Tout-Vienne se pressait pour entendre le patriarche de la musique, Haydn, 76 ans, présenter l'oratorio *Le retour de Tobie*...

Un marathon

Les témoignages du concert de création des *Symphonies n^{os} 5 et 6* de Beethoven sont donc relativement rares. Le critique de l'*Allgemeine musikalische Zeitung* considéra que ce concert était sans doute le « plus remarquable de la semaine de Noël ». C'est grâce à lui que nous avons l'ordre du programme, un vrai marathon puisque, non content de présenter deux symphonies en première audition, Beethoven avait également programmé la première viennoise du 4^e *Concerto pour piano* et dirigeait ce soir-là la création de l'air *Ah! Perfido*, le *Gloria* et le *Sanctus* de sa *Messe en ut*, la soirée prenant fin avec une improvisation — fantaisie —

au piano seul et la *Fantaisie chorale*.

Le témoin le plus souvent cité est le compositeur Johann Reichardt : « Nous avons réussi à supporter un froid glacial, de six heures et demie à dix heures et demie, et fûmes récompensés par la leçon, tirée de l'expérience, qu'il peut y avoir trop, même de ce qui est bon et fort. »

Notons pour la fine bouche qu'en décembre 1808, la *Cinquième* de Beethoven était encore la *Pastorale*. Une *Grande Symphonie en ut mineur* (alors « n^o 6 ») ouvrait la seconde partie de ce concert. Cette *Symphonie en ut mineur* est aujourd'hui la fameuse *Cinquième*. L'interversion de numéros se fera l'année suivante, lors de l'édition des partitions. Le détail a échappé au chef et aux organisateurs de Lanaudière, qui joueront la *Cinquième* en fin de premier concert et la *Pastorale* au début du second.

Questions de contexte

Le concert marathon est-il un vestige du passé ou une formule gagnante pour demain ? Pour Yannick Nézet-Séguin, « cela soulève la question du temps de préparation et de la priorité entre la spontanéité et le désir de tout mettre en place. Quand on pense que, pour ce concert de 1808, certaines pièces n'avaient pas été répétées, on peut se poser la question des priorités. Le degré de culture, le fait de jouer la musique tous ensemble en société, rendait la chose plus naturelle, comme un langage. »

Aux yeux du chef, le public se rendait alors au théâtre avant tout pour découvrir des œuvres. « Aujourd'hui, plonger dans un bain beethovenien ou brahmsien nous amène à avoir une autre attitude, à nous attacher au message et à l'impact plutôt qu'à la perfec-



Yannick Nézet-Séguin dirigera un concert mythique ce soir.

FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

tion de l'exécution. Lorsque nous faisons cela au Métropolitain, nous tentons de retrouver la spontanéité et l'effet de surprise. »

De ce point de vue, Yannick Nézet-Séguin trouverait logique de faire des marathons d'œuvres récentes. « Tout est une question de contexte. À l'époque, il y avait une expression immédiate de l'ennui ou de l'adhésion. On cherche aujourd'hui des conditions d'écoute idéales, mais avec une certaine décontraction, cela donnerait l'idée à d'autres gens de venir au concert. » Le chef remarque que « ce que l'OSM a fait à la Brasserie Molson participe de

cette recherche de changer le contexte. La question est alors de savoir "où jouer quoi" ».

D'ailleurs, aux yeux de Yannick Nézet-Séguin, la recherche de la nature des œuvres qu'on associe dans un programme est le défi majeur du chef aujourd'hui.

Deutsche Grammophon

L'autre nouvelle est l'annonce récente de la signature de Yannick Nézet-Séguin avec le célèbre « label jaune », Deutsche Grammophon (DG). La collaboration est notoire depuis un certain temps puisque, quelques semaines avant l'annonce, DG affichait sur Internet la couverture

des CD de *Don Giovanni* qui paraîtront à l'automne. Il était par ailleurs de notoriété publique que le chef était déjà en train d'enregistrer *Così fan tutte*.

Le projet Mozart, qui s'étendra jusqu'en 2020, comprendra *Don Giovanni*, *Così fan tutte*, *Les noces de Figaro*, *La flûte enchantée*, *La clémence de Titus*, *Idoménée* et *L'enlèvement au sérail*, soit le parcours ébauché par Ferenc Fricsay il y a 55 ans, accompli par Karl Böhm il y a quatre décennies, puis par John Eliot Gardiner, sur étiquette Archiv, dans les années 1990.

VOIR PAGE E 2 : LANAUDIÈRE

« Aujourd'hui, plonger dans un bain beethovenien ou brahmsien nous amène à avoir une autre attitude, à nous attacher au message et à l'impact plutôt qu'à la perfection de l'exécution. »

19^e édition

CIRCUIT DES arts MEMPHRÉMAGOG 2012

VISITE D'ATELIER D'ARTISTES DU 28 JUILLET AU 5 AOÛT DE 10H À 17H

WWW.CIRCUITDESARTS.COM

EXPO COLLECTIVE au Centre d'arts visuels de Magog, 61 Rue Merry Nord (en face du Vieux Clocher)

CULTURE › MUSIQUE



OSHEAGA

Le dimanche 5 août, les Black Keys reviennent pour la troisième fois au festival Osheaga.



BENOIT PEVERELLI

Les Maliens Amadou et Mariam présenteront des chansons de leur nouvel album, *Folila*.



OSHEAGA

Le rappeur québécois Koriass sera aussi de la partie avec ses morceaux oscillant entre le sérieux et le deuxième degré.

Osheaga : prendre du muscle plutôt que des grosses têtes

PHILIPPE PAPINEAU

La grosse prise. Tous les organisateurs de festival rêvent d'attraper l'artiste ou le groupe que tout le monde connaît et que tout le monde veut voir. La quête est souvent ardue pour avoir LE nom en haut de son affiche, en trois fois plus gros que n'importe qui. Au festival montréalais Osheaga, personne n'aurait craché sur un monument de l'alternatif, mais pour cette septième édition qui commence vendredi, les organisateurs ont choisi d'avoir des groupes de talent à travers toute la programmation. Du muscle plutôt que de la grosse tête.

Au bout du fil, le fondateur et directeur de la programmation d'Osheaga, Nick Farkas, avoue que cette édition 2012 n'a pas dans ses filets l'équivalent d'un Eminem, qui avait attiré beaucoup de gens au parc Jean-Drapeau l'an dernier. On y trouve plutôt les Français de Justice, Sigur Ros, Feist, Metric, Snoop Dogg, The Black Keys, mais aussi Jesus and

Mary Chain, The Weeknd, Garbage et près de 90 autres groupes, dont une bonne dizaine de Montréalais et une poignée de francophones.

La force du nombre

« Au début du festival, on pensait que c'était hyperimportant d'avoir des grosses têtes d'affiche, mais on a réalisé avec le temps qu'on était capables de combler le désir des vrais fans d'Osheaga avec une centaine de groupes qui les intéressent. C'est ça, la force d'Osheaga », dit Farkas, qui s'occupe également des spectacles pour l'ensemble de la programmation du producteur evenko. « Et des têtes d'affiche, il n'en existe pas beaucoup. »

Selon Farkas, une attention particulière a été portée cette année au rythme et à la qualité de l'ensemble des trois journées complètes de concerts. « Le plus dur, c'est que M83, The Weeknd, MGMT, Florence and The Machine et compagnie

veulent tous jouer dans la noirceur. Mais il n'y a qu'une seule case horaire de nuit sur chaque scène, à la limite deux. Il faut regarder les demandes de chacun et essayer de marier ça... Parfois il y a de gros noms qui jouent à 16h! Ça peut être un deal breaker, mais on n'a pas le choix. »

En misant, encore, sur le muscle et en faisant se déplacer les festivaliers de scène en scène, Osheaga dit d'ailleurs se rapprocher davantage de sa volonté de faire découvrir des groupes aux visiteurs. « On sait qu'il y aura

Au Canada, il y a peu de compétition pour Osheaga

plus de circulation dans le parc Jean-Drapeau, et c'est ça qu'on aime. On essaie d'agencer les groupes pour que le monde puisse voir 20 minutes d'un spectacle et partir voir 20 minutes d'un autre », dit Nick Farkas. Des scènes ont été déplacées pour le confort de la foule, et la signalisation sera améliorée.

Ça plane pour eux

Avec des racines implantées lentement mais sûrement au cours des sept dernières années, Osheaga a maintenant les reins solides et ne s'inquiète pas trop des difficultés de quelques-uns de ses semblables en Europe, où la crise économique ébranle de plus en plus de pays. « On est vraiment devenu une destination, dit Nick Farkas. On savait au début qu'il

n'y avait pas vraiment assez de population au Québec pour supporter le genre de festival qu'on voulait faire et, pour que ça marche, il fallait attirer des gens d'un peu partout. Et ça marche super bien. Cinquante % de nos ventes proviennent d'en dehors du Québec : 5 à 10 % d'Américains, et beaucoup d'Ontariens et de gens du reste du Canada. »

Selon Farkas, au Canada, il y a peu de compétition pour Osheaga, tandis que les gros événements américains — Coachella, Lollapalooza, Bonnaroo... — réussissent encore bien. « Pour ceux qui ont établi leur clientèle, je pense que les effets économiques sont moins importants. Mais pour les événements qui se sont essayés récemment, ça a été trop dur. Dans les cinq dernières années, il y a pas mal de festivals en Amérique du Nord qui ont cessé leurs activités, comme All Points West, à New York, ou le Kanrocksas. »

Le budget de fonctionnement d'Osheaga est en hausse chaque année, comme les dépenses, mais la croissance lente du festival lui a permis de voir venir les coups. « Les cachets augmentent toujours un peu, des fois dans un genre spécifique, dit Farkas. Cette année, c'est en électronique. La popularité du genre a littéralement explosé, alors les DJ demandent plus; c'est la loi de l'offre et de la demande. C'est de bonne guerre. » Et avis aux parents mélomanes, Osheaga, qui est gra-

À voir à Osheaga

Vendredi 3 août

- **Fun.**, 14 h 45 : Le groupe américain a une attitude musicale proche de celle de Queen, où le drame côtoie la classe. Leur gros succès, *We Are Young*, avec Janelle Monáe.

- **Amadou et Mariam**, 17 h : Le couple de Maliens — les deux sont aveugles — a en poche un nouveau disque, *Folila*, et impressionne toujours par leur énergie et leur adresse.

- **MGMT**, 20 h 45 : Nick Farkas a mis la main sur l'excellent groupe pop-électro, qui ne donne que deux concerts en sol nord-américain cet été. Ça va danser.

Samedi 4 août

- **Calexico**, 15 h : Les grands de l'alt-country, basé à Tucson en Arizona, viendront faire résonner guitares et trompettes à Montréal. Et qui sait s'ils nous parleront en français?

- **Garbage**, 19 h 15 : Sept ans de silence plus tard, Garbage

et sa chanteuse Shirley Manson sont à nouveau en vie, au grand plaisir de nombreux trentenaires. - **The Jesus and Mary Chain**, 21 h 45 : Plusieurs se pincent encore du retour de ce groupe mythique. « Qu'est-ce que ça vous prend pour venir à Osheaga? », leur a demandé Nick Farkas. On ne sait pas la réponse, mais ils l'ont obtenu!

Dimanche 5 août

- **Dan Mangan**, 14 h : Valeur sûre de l'indie pop, le Canadien a de belles chansons, mais surtout une belle énergie et un charisme étonnant.

- **Koriass**, 15 h 10 : Le rappeur québécois a de bonnes chansons en poche, et joue entre le sérieux et le deuxième degré. Un des meilleurs disques rap au Québec des derniers mois.

- **The Black Keys**, 21 h 15 : Ils sont venus souvent à Osheaga, et plus généralement à Montréal, mais le duo blues rock est si bon en spectacle qu'on vous suggère fortement le détour.

tuit pour les moins de 10 ans, aménage cette année une zone pour les enfants. « La majorité des visiteurs ont de 16 à 25 ans, mais il y a aussi une quantité importante de visi-

teurs entre 25 et 50 ans, et plusieurs ont des enfants. Notre clientèle a grandi, ça fait quand même sept ans! »

Le Devoir

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET

LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES

DU 16 JUIN AU 2 SEPTEMBRE 2012

Judi 2 août, 20 h
Le violoniste **RÉGIS PASQUIER**
en solo, en duo, en quatuor
Cœuvres de Lekeu, Paganini, Tchaïkovski

Vendredi 3 août, 20 h
Le violoncelliste **LYNN HARRELL**
joue Bach et Schubert
Avec **Annalee Patipatanakoon**, violon
Paul Silverthorne, alto | **Brigitte Poulin**, piano

Samedi 4 août, 20 h
ALEXANDRE THARAUD, piano
Ravel et Couperin dialoguent

LES BRUNCHES-MUSIQUE
5 août | 10 h 30 et 12 h 30
Évasion gastronomique et musicale
Marie-Neige Lavigne, violon
Jean-Félix Mailloux, contrebasse | **Patrick Graham**, percussions

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :
1 888-DFORGET (336-7438)
domaineforget.com

Hydro Québec présente

Un événement unique à Montréal pour la relève lyrique et les amoureux du chant.

produit par ICAV INSTITUT CANADIEN D'ART VOCAL

FESTIVAL ART VOCAL 2012

DU 31 JUILLET AU 18 AOÛT

1 OPÉRA
15 août LES MAMELLES DE TIRÉSIAS de Francis Poulenc

3 CONCERTS
11 août CONCOURS LA VOIX EST JUSTE
13 août LIEDER ET MÉLODIES FRANÇAISES
18 août CONCERT GALA

5 MASTER-CLASSES
6 août JOAN DORNEMANN, Coach vocal au Metropolitan Opera
7 août CLAUDE WEBSTER, Coach vocal de l'Atelier lyrique de l'ODM
8 août MICHEL SÉRÉCHAL, Ténor - France
14 août DEBORAH VOIGT, Soprano - États-Unis (hors campus)
16 août DAWN UPSHAW, Soprano - États-Unis (hors campus)

TOUS NOS ÉVÉNEMENTS SONT À 19 H 30

Informations (514) 554-8822
www.icav-cva.org
Billets en vente au (514) 343-6427
Réseau Admission (514) 790-1245

SALLE SERGE-GARANT & SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE
Faculté de musique de l'Université de Montréal
200, avenue Vincent d'Indy

LANAUDIÈRE

SUITE DE LA PAGE E 1

On notera que la série signe le retour d'Universal sur le créneau de l'enregistrement audio d'opéra. Pour *Don Giovanni*, trois concerts et la répétition générale ont été enregistrés. Le raisonnement? « En DVD, on gagne en immédiateté, mais on perd en focus sur les voix et la musique. En partant de concerts où les chanteurs expriment vocalement tout le drame qui passerait par la mise en scène, on obtient des enregistrements très vivants. »

Dans le cadre de ce contrat — « c'est subtilement dit, mais ce n'est pas un contrat d'exclusivité; c'est une relation étroite à long terme », précise Yannick Nézet-Séguin —, le chef a voulu « avoir l'assurance d'un équilibre entre symphonique, accompagnement et opéra ».

Les éditeurs sont en effet très gourmands d'accompagnements et il était important pour le chef de préserver sa « présence purement symphonique ». La première symphonie enregistrée à Rotterdam sera la *Pathétique* de Tchaïkovski. Yannick Nézet-Séguin pense aussi à des « concepts hybrides, à la façon des récents disques de Lisa Batiashvili et Hélène Grimaud, qui mêlent concerto, solo, musique de chambre ».

Et des disques avec Philadelphie? « C'est possible et ça va se faire! »

Le Devoir

JOURNÉE BEETHOVEN À LANAUDIÈRE

Avec Jan Lisiecki, Stewart Goodyear, Marianne Fiset, Mireille Lebel, Isaiah Bell et Alexander Sylvestre. L'Orchestre métropolitain et Yannick Nézet-Séguin. Au Festival de Lanaudière, le 28 juillet à 15 h et à 20 h. ☎ 1 800 561-4343



L'Orchestre métropolitain en action

FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

CULTURE › CINÉMA

Bien de son temps

Manon Briand est de retour avec *Liverpool*, un film qui affiche bien des parallèles avec l'actualité québécoise

FRANÇOIS LÉVESQUE

Il a beau s'être écoulé une décennie complète depuis la sortie de *La turbulence des fluides*, un film qui gagne à être revisité, sa réalisatrice, Manon Briand, n'a guère changé. Cheveux foncés courts sur la nuque, longs sur le front, toute de noir vêtue, elle affiche un air content qui tranche avec la mine fatiguée qu'elle arborait en novembre dernier lors d'une visite de plateau organisée par la production. Pas très portée sur la chose médiatique mais de conversation éminemment agréable, la cinéaste assure ces jours-ci la promotion de *Liverpool*, suspense romantique matiné d'humour. En entrevue avec *Le Devoir*, Manon Briand a le regard pétillant et on la comprend, car son nouveau film colle tellement à l'actualité que c'en est parfois confondant.

Emilie est préposée au vestiaire du Liverpool, un bar montréalais à la mode. Discrète et en retrait de la fête, cette jolie jeune fille n'en a pas moins attiré l'attention de Thomas, un consultant en informatique qui la couve d'un œil amoureux soir après soir, sa gêne à lui n'ayant d'égal que le tempérament effacé d'Emilie. Et voilà qu'un soir, une cliente repart en ambulance. Pour bien faire, Emilie décide de lui rapporter son manteau. Il n'en fallait pas plus pour plonger notre héroïne dans un curieux complot se déroulant sur fond d'enlèvement, de corruption... et de musique rétro.

En voyant Emilie et Thomas prendre la route dans leur Fiat 500, on repense à Yannick et Joël dans *Boost*, le segment que signa Manon Briand pour le film collectif *Cosmos*, à la différence qu'il y a 15 ans, l'aventure était individuelle alors qu'aujourd'hui, elle est collective. «*Au cours des mois qui ont précédé la rédaction de Liverpool, je me demandais vraiment où était passée la solidarité*», avoue l'auteure.

«*J'ai écrit le scénario très vite, sur un coup de tête*, explique Manon Briand, *il y a trois ans. J'avais trois éléments au départ: la chanson de Renée Martel, un bar portant ce nom-là et une fille qui travaille au vestiaire. J'envisageais mon film comme la chanson: léger comme tout, mais qui raconte quelque chose d'épouvantable. C'est un peu comme ça que je perçois mon cinéma: c'est dramatique, mais on rit. Liverpool, mon film, c'est ça; léger, mais ça raconte quelque chose de grave.*»

L'air du temps

Fascinée par Internet, de ses premiers balbutiements à la frénésie Twitter, la réalisatrice a eu tôt fait d'intégrer cette préoccupation à la trame de son récit. Il y est question de jeunesse qui se mobilise pour une cause au moyen des réseaux sociaux, mais aussi de matières dangereuses envoyées à l'étranger. On y voit même un commerçant payer pour augmenter artificiellement le nombre de commentaires positifs sur son site. Bref, on dirait parfois un condensé des manchettes récentes. Même Charles-Alexandre Dubé, qui joue Thomas, ressemble à s'y méprendre à Léo Bureau-Blouin. Ça ne s'invente pas. Surtout, ça ne se prévoyait pas, *Liverpool* ayant été tourné l'an dernier.

«*Je capote un peu*, confesse la cinéaste. *Quand je me suis installée pour écrire cette histoire en 2009, je trouvais qu'on avait atteint un point de saturation quant au narcissisme et à l'autopromotion sur les réseaux sociaux. Lorsqu'on les utilisait à des fins collectives, c'était pour participer à un flashmob.*» Confort et l'indifférence à l'heure du 2.0, quoi. Se prenant à rêver d'un retour à la notion alors obsolète de solidarité, elle a voulu raconter l'histoire de deux jeunes gens vivant une aventure qui implique qu'ils pensent à autrui avant de penser à eux.

«*Pendant la rédaction, j'avais toujours peur que l'intrigue paraisse invraisemblable*», se souvient Manon Briand. Après le «*printemps éra-*



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

La réalisatrice Manon Briand a intégré au récit de *Liverpool* sa fascination pour Internet.

ble», l'utilisation que font les personnages des réseaux sociaux dans le film apparaît on ne peut plus crédible. Du coup, pour «léger» qu'il soit, *Liverpool* gagne en pertinence, surtout qu'à une semaine de sa sortie, les manifestations ont repris à Montréal. Devant cette mobilisation que nul oracle n'aurait su prédire il y a un an, et encore moins trois, Manon Briand se dit ravie que son cynisme initial ait été contredit!

Génération Y

Mais d'ailleurs, pourquoi des jeunes et pas un homme et une femme de la génération X, la sienne? «*Pour moi, ça allait de soi qu'ils soient jeunes. Les développements nécessitent que les héros possèdent encore une certaine innocence. Dans la jeune vingtaine, ils sont touchants. Plus vieux, ils auraient sans doute été pathétiques*», argue la cinéaste en éclatant de rire. «*Je les*

trouve beaux, tous les deux», poursuit-elle. Emilie avec son romantisme suranné, son univers vieillot et son refus d'une existence virtuelle, Thomas avec son idéalisme, sa persévérance et son ingéniosité. De fait, lorsque, dans un casse-croûte au bord de l'autoroute, les amoureux hésitants se mettent à danser sur le tube de Renée Martel, on sent le regard amoureux de la cinéaste posé sur eux.

Songeuse, Manon Briand semble revivre son film, son tournage. «*Le seul endroit où je ne doute pas de moi, c'est derrière la caméra. Ma place est là*», conclut-elle. Vivement qu'elle la regagne rapidement, en tout cas dans moins de dix ans, idéalement.

Le Devoir

Liverpool prend l'affiche vendredi prochain.



MÉTROPOLE FILMS

Autre lieu, mêmes mœurs

TRISHNA

Scénario et réalisation: Michael Winterbottom, d'après un roman de Thomas Hardy. Avec Freida Pinto, Riz Ahmed. Photo: Marcel Zyskind. Montage: Mags Arnold. Musique: Shigeru Umebayashi. Chansons: Amit Trivedi. Grande-Bretagne, 2011, 108 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le nouveau film du très prolifique (c'est un euphémisme) et très éclectique (c'en est également un) Michael Winterbottom, *Trishna*, constitue sur papier une séduisante proposition. En effet, après avoir signé l'adaptation d'époque *Jude l'obscur* et transposé *Le maire de Casterbridge* dans l'Ouest américain de 1860 (*The Claim*), Winterbottom adapte une troisième fois un roman de Thomas Hardy, en s'attaquant ce coup-ci à l'œuvre la plus connue de l'écrivain: *Tess d'Urberville*. Dans *Trishna*, Winterbottom déplace l'action de l'Angleterre de la fin du XIX^e siècle à l'Inde d'aujourd'hui. Si elle étonne de prime abord, cette décision du cinéaste britannique rend finalement compte de sa compréhension de l'Inde actuelle bien plus qu'elle ne relève d'un caprice artistique. Comme l'ont fait remarquer plusieurs critiques lors du passage de *Trishna* sur le circuit des festivals, l'Inde connaît depuis quelques années une

révolution industrielle comparable à celle que connut l'Europe au tournant du XX^e siècle.

Rêve Bollywoodien

Trishna est une ravissante jeune femme issue d'une famille pauvre, demeurée coincée dans la campagne indienne, avec ses traditions pesantes, alors qu'à la ville, la modernité balait tout sur son passage. Devant sa télévision, Trishna se rêve vedette de Bollywood. Lorsque son père est victime d'un grave accident, Trishna part pour Mumbai où elle commence à travailler pour Jay, un jeune homme d'affaires d'apparence très comme il faut qui s'éprend d'elle. Responsable, elle envoie ses gages à sa famille, qu'elle fait vivre. Alors que Jay s'intéresse à l'industrie cinématographique indienne, Trishna est confrontée à son vieux fantasme Bollywoodien.

Il y a beaucoup de bon dans *Trishna*, comme dans la plupart des films de Michael Winterbottom, un touche-à-tout ayant tâté de l'étude de mœurs (*Butterfly Kiss*), de la comédie satirique (*Tristram Shandy: A Cock and Bull Story*), du film noir ultraviolent (*The Killer Inside Me*), et même de la science-fiction cérébrale (*Code 46*). Ses longs métrages épousent rarement un seul genre, sa filmographie imprévisible ayant pour fil conducteur un regard anthropologique et, depuis *Wonderland*, un rendu naturaliste. *Trishna* ne fait pas exception. Cela étant, si l'on

applaudit à l'audace et à la pertinence de la relecture, on ne peut que se désoler devant certains choix narratifs. Par exemple, en fusionnant les deux hommes qui tourmentent l'héroïne chacun à sa façon, Winterbottom prive cette dernière de son dilemme originel. Certes, l'importance accordée aux aspirations professionnelles de la protagoniste permet d'actualiser le récit, mais ce pan se substitue mal à un personnage, d'autant qu'un désir d'émancipation habitait déjà Tess dans le roman, une émancipation impossible ajoutant à son accablement. Bref, la simplification apparaît boiteuse. Privé de son triangle amoureux, le récit tourne à vide à l'approche du dénouement, si bien que, lorsque l'irréparable survient, l'impact émotionnel n'est pas au rendez-vous. Les dialogues improvisés apparaissent en outre un peu trop comme tels.

Certes, il ne doit pas être aisé de s'approprier un classique littéraire, qui plus est lorsque le classique en question en a déjà engendré un second au cinéma, à savoir le sublime *Tess*, de Roman Polanski. A cet égard, si elle possède le physique requis pour le rôle-titre, Freida Pinto (premier rôle féminin de *Slumdog Millionaire*) n'exsude pas le pouvoir d'envoûtement d'une Nastassja Kinski. Au final, *Trishna* se révèle une gageure à moitié réussie.

Le Devoir

Pol Pelletier

CRÉE
HORS DES GRANDES VILLES

AU THÉÂTRE DU MARAIS
DE VAL-MORIN

Première mondiale
le 5 juillet et les 6, 7, 12, 13, 14
juillet 2012

SUPPLÉMENTAIRES
2, 3, 4, 9, 10 et 11 août, 20h

Billetterie
819 322.1414 - prix : 33 \$
Théâtre du Marais, 1201, 10^e avenue, Val-Morin

Directions
Sortie 76 de l'autoroute 15 nord
Direction Val-David, Val-Morin
Suivre les indications pour Théâtre du Marais

www.polpelletier.com

THÉÂTRE DU MARAIS
DE VAL MORIN

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL DE **lanaudière**

Le plus grand festival de musique classique au Canada

en collaboration avec LA PRESSE

MOMENTS UNIQUES
7 JUILLET au 5 AOÛT 2012

JOURNÉE BEETHOVEN AVEC YANNICK NÉZET-SÉGUIN
Samedi 28 juillet
15 h - CONCERT Desjardins
ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
Yannick NÉZET-SÉGUIN, direction
Solistes

20 h - CONCERT Desjardins
ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
Yannick NÉZET-SÉGUIN, direction
Solistes et chœur

PERCUSSIONS D'EXTRÊME-ORIENT
Dimanche 29 juillet / 14 h
ENSEMBLE DE TAMBOURS JAPONAIS ARASHI DAIKO
ENSEMBLE DE MUSIQUE BALINAISE GIRI KEDATON

Billetterie 450 759-4343 / 1 800 561-4343 | lanaudiere.org

Desjardins Canada SMO Québec YAMAHA RÉSIDENCES ALLEGRO CHARTWELL-QUÉBEC Le Gazette Joliette

CINÉMA

Ils sont grands, ces petits

LES GÉANTS

Réalisation: Bouli Lanners. Scénario: Elise Ancion, Bouli Lanners, Matthieu Reynaert. Avec Zacharie Chasseriaud, Martin Nissen, Paul Bartel, Marthe Keller. Image: Jean-Paul de Zae-tijd. Montage: Ewin Ryckaert. Belgique, 2011, 84 min.

ANDRÉ LAVOIE

La bouille de Bouli Lanners se distingue parfaitement dans une foule: visage rond, barbe abondante, physique bien enrobé, l'acteur belge ne passe jamais inaperçu. Pas étonnant qu'on l'engage pour jouer des personnages improbables, comme ce transsexuel dans le délirant Louise-Michel, signé par les non moins délirants Gustave Kervern et Benoît Delépine.

Des films à son image

Bouli Lanners est également cinéaste, et ses films (*Ultranova*, *Eldorado*) lui ressemblent, portant en eux les qualités d'un certain cinéma belge, celui baignant dans l'absurde, l'auto-dérision et le réalisme poétique. Son tout dernier, *Les géants*, prolonge le plaisir des précédents et parcourt le monde de l'adolescence sans mièvrerie. Car son trio de mauvais garçons aux cœurs écorchés est parfois capable du meilleur, mais aussi du pire, accomplissant le tout avec un naturel confondant, marque



FUNFILM

Le récit du film *Les géants* plonge ses trois jeunes protagonistes dans des situations extrêmes.

évidente d'un talent pour la direction d'acteurs.

Il y a aussi chez Bouli Lanners de véritables envies de... western. Ses films se déroulent souvent dans la campagne belge et, sous son regard, celle-ci semble immense, mystérieuse, insaisissable. C'est ce décor à la fois séduisant et hostile que traversent en tous sens Zak (Zacharie Chasseriaud) et Seth (Martin Nissen), deux frères laissés totalement à eux-mêmes, flanqués

de leur meilleur ami Dany (Paul Bartel), dont la vie de famille ressemble à un enfer. Pour les deux frères, le quotidien se déroule sans parents aux alentours, vivant dans la maison de leur grand-père qu'ils vont bientôt louer à un trafiquant de drogue, question de remplir leurs poches vides.

Le western belge

La transaction, ou plutôt l'arnaque, va pousser les trois garçons à l'errance, sur les routes

ou dans les marécages d'une Belgique qui a parfois des allures de Louisiane, croisant sur leur chemin des truands de la pire espèce. Le cinéaste a d'ailleurs un flair inouï pour dénicher des tronches invraisemblables, qui n'ont aucunement besoin de parler, ou si peu, pour être éloquentes. Cette traversée chaotique sera ponctuée d'épisodes violents ou méditatifs, les trois adolescents cherchant le plaisir là où ils peuvent pour mieux fuir ce monde sans pitié.

Il n'y a guère de complaisance dans ce tableau d'une jeunesse désœuvrée et abandonnée à son sort incertain. Bouli Lanners les plonge dans des situations extrêmes (comme ce saccage spectaculaire d'une maison bourgeoise) qui rongeraient les dernières réserves de patience de bien des adultes. Bagarreurs, insolents, téméraires ou bêtement vulgaires, ils jouent les durs, les géants en quelque sorte, pour tenter de mettre au tapis tous les emmerdeurs qu'ils croisent, et ils sont nombreux! Le trait n'est jamais délicat dans ces scènes, ce qui accentue le caractère fragile de ces personnages lors de moments plus émouvants (merci Marthe Keller). Tout l'art de Bouli Lanners repose sur ces extrêmes. Et on en redemande.

Collaborateur
Le Devoir



MÉTROPOLE FILMS

Le peintre Gerhard Richter est au cœur de ce documentaire.

Portrait du peintre en action

GERHARD RICHTER PAINTING

Documentaire écrit et réalisé par Corinna Belz. Image: Johann Feindt, Frank Kranstedt, Dieter Sturmer. Montage: Stephan Krumbiegel. Allemagne, 2011, 97 minutes.

MARTIN BILODEAU

Le titre du documentaire de l'Allemande Corinna Belz exprime simultanément tout et rien. Comme les toiles abstraites de Gerhard Richter, il résonne à la fois telle une évidence et une énigme. *Gerhard Richter Painting* suppose qu'on le voit peindre, et c'est vrai que la moitié du film est consacrée au processus de création complexe, grisant à regarder, où, par couches superposées, l'artiste polymorphe allemand fait émerger des toiles immenses une émotion fulgurante qu'il ne saurait lui-même exprimer ou traduire en mots.

Mais *Gerhard Richter Painting*, présenté en exclusivité au Cinéma du Parc, dépasse la notion du regard attentif posé sur le peintre à l'œuvre ou du catalogue biographique. Il constitue une ouverture sur une des pensées artistiques les plus mystérieuses des cinquante dernières années, une rare incursion dans un milieu de travail paradoxalement très peuplé, que la cinéaste observe avec soin mais en se faisant toute petite, comme si elle avait été admise par er-

reur et cherchait à ne pas trop faire remarquer sa présence. Sa caméra avance à pas feutrés dans l'atelier, épie en silence l'action qui s'y déroule et les individus (plus nombreux que ce à quoi on pourrait s'attendre) avec qui Richter partage son quotidien, balaie les murs de sa galerie de Düsseldorf pour illustrer, à travers les toiles qui s'enchaînent, sa ligne de vie, ou son électrocardiogramme à angles droits. Le travail exemplaire de la cinéaste sur le mouvement et l'espace renvoie directement à l'œuvre du peintre.

Sans mots

Ce dernier lui a ouvert sa porte. Mais pas forcément son âme. Richter travaille en communion avec lui-même; le faire sous observation le gêne. Les réponses données aux questions de Belz apportent autant d'ombre que de lumière: «Je n'aime pas les toiles que je comprends», dit-il. Né à l'Est en 1932, passé à l'Ouest dès l'érection du Mur en 1961, Richter n'aime pas parler de lui et trouve que son travail le révèle suffisamment. Ses confidences lui sont arrachées presque sous la contrainte, mais sans violence. On retient l'émotion qui surgit presque par surprise lorsqu'il évoque ses parents restés à l'Est et morts sans qu'il ait pu les revoir.

Collaborateur
Le Devoir

Ouvert ou fermé

Oslo, 31 août commence et s'arrête exactement là où il faut

OSLO, 31 AOÛT

De Joachim Trier. Avec Anders Danielsen Lie, Hans Olav Brenner, Ingrid Olava. Scénario: Joachim Trier, Eskil Vogt, d'après le roman de Pierre Drieu La Rochelle. Image: Jakob Ihre. Montage: Olivier Bugge Coutté, Gisle Tveito. Musique: Torgny Amdam, Ola Flotum. Norvège, 2011, 95 minutes.

MARTIN BILODEAU

«Et tous seuls dans le silence/D'une nuit qui n'en finit plus/Voilà que soudain on y pense/A ceux qui n'en sont pas revenus», chantait Barbara dans *Le mal de vivre*. Le Norvégien Joachim Trier exprime cette image jusqu'à la moelle dans *Oslo, 31 août*, une adaptation libre et contemporaine du roman *Le feu follet* de Pierre Drieu La Rochelle, déjà porté à l'écran en 1963 par Louis Malle avec Maurice Ronet et revisité également pour la télévision en 1994 par Eric-Emmanuel Schmitt.

Le visage au scalpel d'Anders, campé par le stupéfiant Anders Danielsen Lie découvert par Trier dans son précédent *Nouvelle donne*, s'ouvre et se ferme sur commande. Lorsqu'il sourit, il irradie. En position de repli, il met des kilomètres entre lui et son interlocuteur le plus proche. Éclairé par ce contraste, ce drame formidablement beau chaloque, en plein contrôle, entre réalisme cru et onirisme flottant, faisant le récit dur et émouvant d'un privilège qui a



MOTLYS AS-NORWAY

Anders, campé par le stupéfiant Anders Danielsen Lie, avance d'espoirs en regrets, en traînant le mal de vivre qu'il cultive.

gâché sa vie en empoisonnant celle des autres.

Autodestruction

Profitant d'une permission d'un jour autorisée par le centre où il achève son traitement, le toxicomane de 34 ans avance d'espoirs en regrets dans la capitale norvégienne. Chemin faisant, et à mots couverts la plupart du temps, le parcours de cet antihéros du quotidien, que le cinéaste filme avec une tendresse retenue, se dévoile par fragments, en même temps que les conséquences de son comportement le poussent à cultiver ce mal de vivre dont on ignore s'il reviendra vivant ou mort.

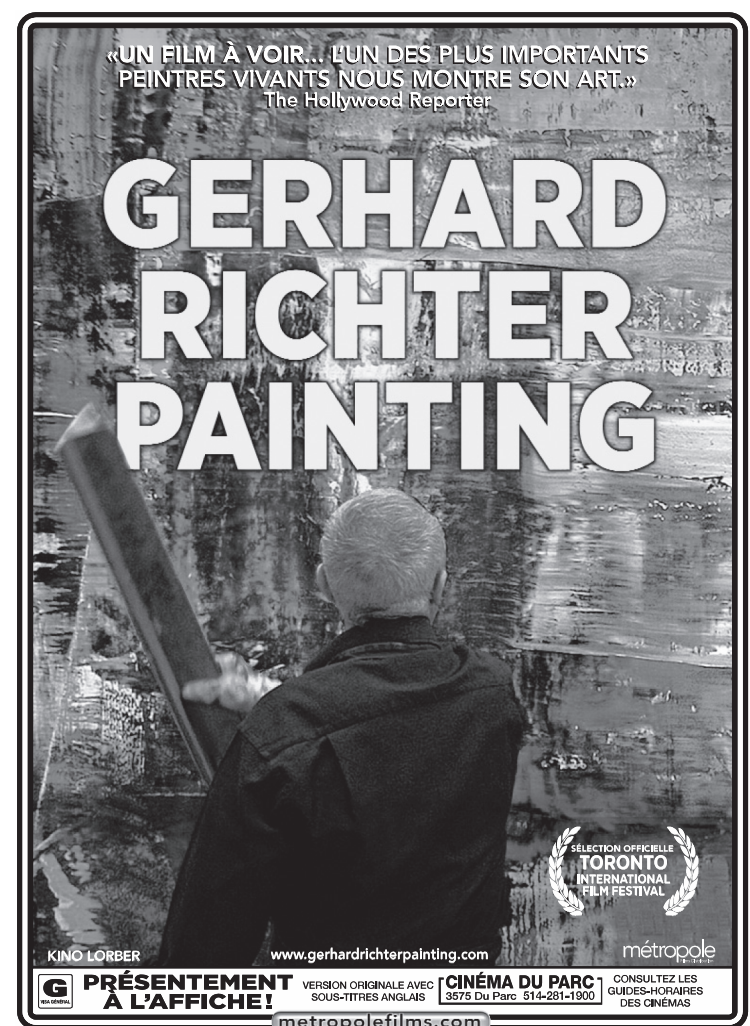
La solitude et les illusions perdues sont au cœur de l'intrigue minimaliste, où l'avenir fragile de ce suicidaire solitaire s'articule autour d'une possibi-

lité chargée d'espoir, et humiliante à la fois: Anders doit se rendre à quatorze heures à un entretien dans un magazine littéraire pour un emploi clérical

indigne du journaliste qu'il a été. Au fil des autres rendez-vous et rencontres, prévus ou imprévus — sa sœur qui lui pose un lapin, ses parents en voyage à l'étranger, son meilleur ami casé dans une routine de jeune père de famille, une soirée auprès de vieux amis qui ranime les démons intérieurs —, les éléments biographiques surgissent, détaillant en peu de mots le terrible naufrage d'Anders commandité par les sirènes de l'alcool et de la drogue.

Juste quand le scénario se fait trop explicite, Trier ouvre les vannes du silence. Quand il devient cryptique, il fait remonter l'information à la surface. Entre trop ou pas assez, *Oslo, 31 août* commence et s'arrête exactement là où il faut. Demain serait un autre film.

Collaborateur
Le Devoir



LIBREMENT INSPIRÉ DE LA VÉRITABLE HISTOIRE DE LA PREMIÈRE GIRAFE DE FRANCE

Primo Linea Productions présente

Zarafa

Un film de Rémi Bezançon et Jean-Christophe Lie

«UNE PURE MERVEILLE.»
— Le Figaro

«UNE SUPERBE HISTOIRE QUI SAURA ÉMOUVOIR ET DIVERTIR LES ENFANTS ET LES ADULTES.»
— Ecran Large

«UN VOYAGE PASSIONNANT.»
— Excéntris

WWW.ZARAF.A.CA | LES FILMS CHRISTAL

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 3 AOÛT!

LES FILMS CHRISTAL

UNE COMÉDIE TOUT EN RONDEURS AVEC DES ACTRICES APPÉTISSANTES

ABRIL DEWÄERE HOSMALIN

MINCE ALORS!

UN FILM DE CHARLOTTE DE TURCKHEIM

Film-annonce et Infos: axafilms.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

EXCÉNTRIS 514 847-2206

CINÉMA BEAUBIEN 2306, Boulevard E. 721-0000

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

EXCÉNTRIS

ET AUSSI À L'AFFICHE:

OSLO 31 AOÛT
JOACHIM TRIER
13H00, 15H10, 20H20

ROME MON AMOUR
WOODY ALLEN
15H00, 17H15, 19H30, 21H40
MARDI: 15H00, 17H15, 21H40

LES BÊTES DU SUD SAUVAGE
BENH ZEITLIN
13H15, 16H35, 19H10

MOONRISE KINGDOM
WES ANDERSON
17H10, 21H10
MARDI: 17H10

LES GÉANTS
BOULI LANNERS, 84 MIN, V.O. FRANÇAISE
13H05, 14H50, 18H30

BILLETTERIE : 514 847-2206
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL

f t CINEMAEXCENTRIS.COM



VALÉRIE KOLAKIS

L'œuvre de Valérie Kolakis, *Home-Dépôt*, est un véritable trompe-l'œil: la façade de la galerie Occurrence semble être barricadée avec des panneaux de contreplaqué, mais ce n'est qu'une illusion.

Vitrines pour galeries en mode estival

L'été, c'est la saison des galeries fermées, ou ouvertes à demi. Une saison d'expos de façade, en superficie. Galeries ouvertes, soit, mais portées par des compilations de type *best of*. Et galeries fermées, qui, elles, s'en tiennent à des projets inusités à la devanture de leurs locaux. Survol de ce qu'il y a de mieux en la matière à Montréal.

LES MURS

De Christian Bujold
Articule
262, rue Fairmount Ouest
Jusqu'au 5 août

PEEP SHOW UNE CENNE

De Rickie Lee Owens
La Centrale
4296, boul. Saint-Laurent
Jusqu'au 12 août

HOME-DÉPÔT

De Valérie Kolakis
Occurrence
5277, avenue du Parc
Jusqu'au 27 août

JÉRÔME DELGADO

Ce n'est pas nouveau que des façades vitrées soient récupérées par l'art. Même que trois centres d'artistes avec pignon sur rue, Articule, Occurrence et La Centrale, ont fait de cette pratique une habi-

tude, car il n'y a pas meilleure stratégie pour attirer le regard des passants.

Audace

L'été a démarré ainsi dès les premiers jours de juin, avec un projet de l'artiste et consultant Emmanuel Galland. À la vitrine d'Occurrence, avenue du Parc, est apparue une petite annonce grand format et reproduite en quatre langues d'un homme «confortable» qui en cherchait un autre «versatile». On priait les «mythomanes et profiteurs» de s'abstenir, avant de terminer l'avis sur une adresse courriel.

Véritable quête ou simple fantaisie? Nostalgie de la mission d'antan de certains journaux? Sans doute un peu des deux. L'astuce, cependant, a réveillé d'autres habitudes perdues, comme celle de faire de la rue un lieu de rencontre

en détournant le mandat de l'organisme hôte.

En juillet, *Annonces classées* a cédé la place à un autre projet, celui de Valérie Kolakis, intitulé *Home-Dépôt*. Loin du verbe et de la verve provocatrice de Galland, l'art minimaliste et la récupération industrielle de Kolakis exploitent la réalité vacante et oisive d'Occurrence, officiellement fermée pendant l'été. La «poésie du pauvre» du premier rejoint les matériaux pauvres, bruts, de la seconde.

Trompe-l'œil

Pour *Home-Dépôt*, Valérie Kolakis a tapissé la façade de l'endroit d'une série de panneaux en contreplaqué, comme ceux qui servent à barricader un bâtiment en rénovation. Mais c'est un trompe-l'œil fort efficace: ce ne sont pas de véritables tuiles

en bois, mais des impressions à jet d'encre, des reproductions très soignées.

Kolakis ne fait pas que dans l'image. Elle travaille dans le concret. Derrière cette fausse façade placardée de bois, la sculpteure est là, à l'intérieur de la galerie, profitant d'un projet de résidence. Il y a bel et bien une production en cours. À la fin du mois d'août, l'artiste tiendra des portes ouvertes. Sa pratique, qui tend à réfléchir sur l'architecture et sur la réalité nomade et migratoire des individus, s'inscrit dans ce projet in situ.

D'autres illusions

À quelques pas de là, rue Fairmount, le centre Articule est aussi recouvert, pendant sa saison morte, d'un mirage. Autre illusion, autre trompe-l'œil, le dessin au fusain de Christian Bujold se différencie par son caractère hyperréaliste.

Le marcheur distrait pourrait y voir l'aménagement intérieur réel des lieux, riche en objets et en meubles. Or il n'en est rien. L'artiste a recouvert la vitre d'un panneau de bois sur lequel il a dessiné à la façon d'un muraliste.

Intitulé *Les murs*, ce projet, in situ lui aussi, se tient sur le mince fil qui sépare privé et public. Certes, ce qui est reproduit semble des plus fantaisistes et digne d'un tableau d'Edmund Alleyn, composition dégagée en moins. L'œuvre reprend néan-

L'astuce, cependant, a réveillé

d'autres habitudes perdues, comme celle de faire de la rue un lieu de rencontre en détournant le mandat de l'organisme hôte

moins l'esprit d'Articule, avec ce côté imaginaire et créatif. À l'intérieur des murs, les idées s'accumulent et s'entassent comme dans un grenier. Bujold, tel un conteur, nous décrit chacun de ces fantômes.

Hommage au cinéma

Le centre d'artistes mont-réalais La Centrale a souvent exploité favorablement l'animation nocturne du boulevard Saint-Laurent, où il s'est établi il y a quelques années. Le projet de cet été n'y fait pas exception. *Peep Show une cenne*, de

Rickie Lee Owens, doit être expérimenté entre 18h et 9h le lendemain matin.

Ce peep show, qu'on aime à l'aide d'une de nos cennes noires condamnées à disparaître, évoque les origines du cinéma. Il s'agit d'un hommage «sibyllin», annonce-ton, qui entremêle «illusions optiques, pornographie douce et fantaisie».

Il nous a été impossible de vérifier si cet assemblage de courts segments cinématographiques (30 secondes chacun) était vraiment salé. Cette vidéaste, dessinatrice et performeuse est néanmoins connue pour une démarche un brin érotique, faite d'allusions davantage cocasses qu'explicites. Rien de vraiment déplacé pour une place publique. Au contraire, avec son exubérance, ses objets féériques et la simplicité de ses films d'animation 16mm, l'art de Rickie Lee Owens est destiné à se pavaner dans la rue.

Collaborateur
Le Devoir

17 juin
au
9 septembre
2012

**JACQUES
PAYETTE**

*Le corps,
ce seul lieu habitable*

Le MUSÉE
D'ART
CONTEMPORAIN
DES LAURENTIDES

Exposition rétrospective 1976-2012

101, place Curé-Labelle, Saint-Jérôme (Québec) 450 432 7171
Un mur devant toi comme un ciel évanoui (détail), 2004
encaustique sur toile et métal, 355,6 x 259 cm

www.museelaurentides.ca

**LES JARDINS DU
PRÉCAMBRIEN**
Symposium international d'art *in situ*

DU 14 JUILLET AU 14 OCTOBRE 2012
À VAL-DAVID

FONDATION
DEROUIN
1301, montée Gagnon, Val-David
www.jardinsduprecambrien.com

L'ARBRE DE
LA MÉMOIRE
DE LA LANGUE
FRANÇAISE

28 JUILLET
14 h à 16 h 15
PIERRE NEPVEU,
poète et écrivain

35^e ANNIVERSAIRE DE LA
CHARTRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Samedi 11 août - Exposition à QUÉBEC
**Les aventures surréalistes des femmes
artistes du Mexique et des États-Unis**

Samedi 25 août - Exposition à OTTAWA
VAN GOGH DE PRÈS

Du 22 au 25 octobre - NEW YORK
Metropolitan Museum of Art
Yannick Nézet-Séguin au Carnegie Hall...

www.lesbeauxdetours.com
514 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

Biennale de Saint-Jean-Port-Joli

Dernier week-end pour profiter de la Biennale de sculpture de Saint-Jean-Port-Joli, pensée par la commissaire Caroline Loncol Daigneault, sur le thème de l'hospitalité. Le travail des artistes — Georges Audet, Emilie Bernard, Jean-Robert Drouillard, Massimo Guerrero, Michael Fernandes, Michel Saulnier, Giorgia Volpe — se poursuit en continu au parc des Trois-Bérets. Samedi, le collectif Popcore présente une performance musicale et artistique titrée *Morphine Machine*. L'exposition *T.O.C.* suit son cours, du collectif Les sept cabanes. Et le poète François Turcot poursuit sa résidence d'écriture et cherche à répondre, de ses vers, aux sculptures. C'est lui, d'ailleurs, qui clôturera l'événement, par une lecture, dimanche à 14h.
www.biennaledesculpture.com
Le Devoir

PEINTURE FRAÎCHE ET NOUVELLE CONSTRUCTION
8^e édition | 42 artistes | 11 universités
— Le meilleur de la relève pancanadienne | Sélection des professeurs —
Jusqu'au 1^{er} septembre 2012

Art Mur

5826, St-Hubert, Montréal (Québec) | admin@artmur.com | www.artmur.com | 514 933 0711

Image: Jessica Massard

CULTURE › LIVRES

Alice la mitraille

Une réédition permet de redécouvrir la plume effervescente de France Vézina



DANIELLE LAURIN

Elle est de la trempe des héroïnes de Ducharme, pour ne pas dire de Racine. Elle est plus grande que nature, cultivée autant la violence du langage que son aspect ludique. Elle a du cran, du chien, de l'intelligence à revendre. Et sa révolte est immense.

Elle s'appelle Alice, elle a 12 ans. Elle est apparue dans le paysage littéraire il y a 22 ans. Dans un roman de France Vézina, *Osther, le chat criblé d'étoiles*. Ça vous dit quelque chose?

Ce roman, le premier de l'auteure, avait figuré à l'époque parmi les finalistes des Prix du Gouverneur général. Le cinéaste Francis Mankiewicz voulait en faire un film, mais, rattrapé par la maladie, le réalisateur des *Bons débarras* avait dû abandonner son projet.

France Vézina, qui avait travaillé au scénario, a ensuite publié un deuxième roman, *Léonie Imbeault en 2005*, plus de nouvelles de l'écrivaine montréalaise.

De leur léthargie. De leur dépendance. Elle leur en veut de continuer à entretenir l'espoir, surtout. L'espoir que tout redevienne comme avant.

Elle en a contre sa mère, bien sûr. Mais pas parce qu'elle lui manque. En apparence... Bon débarras, qu'elle se dit. Plus de rivale dans le décor. Enfin, la petite Alice qui se voit grande pourra exister aux yeux de son père, qu'elle vénère.

plume allumée, effervescente, puissante. On plonge dans un univers noir, tragique, d'accord. Mais ça déménage, ça déborde, c'est plein d'étincelles, plein de vie.

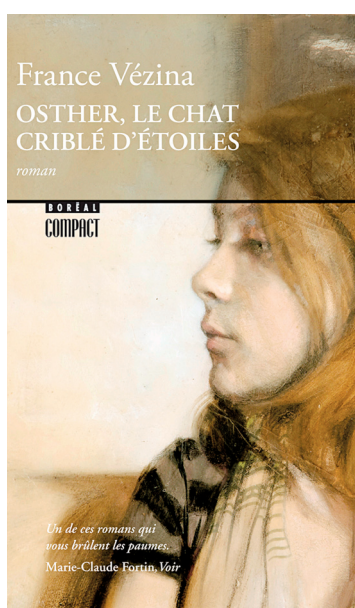
Quand maman reviendra. Heureusement, la petite Alice existe. C'est elle qui mène le bal, d'une certaine façon. C'est-à-dire : si elle ne contrôle pas tout, loin de là, elle lutte, se démène comme une défonceuse, pour ne pas être avalée par la détresse ambiante qui règne à la maison depuis que Zoé, sa mère, a foutu le camp, la laissant avec un petit frère en manque, éploré, et un père défait, désespéré.

On est dans la tête d'Alice très souvent. Dans sa tête de cochon. Et on se dépatouille avec sa rage, son cœur de pierre, sa langue comme un lance-pierres, sa langue de vipère. Elle vocifère. Contre son père peintre qui ne peint plus, privé de sa muse, contre son frère qui réagit comme un bébé.

Elle leur en veut. De leur léthargie. De leur dépendance. Elle leur en veut de continuer à entretenir l'espoir, surtout. L'espoir que tout redevienne comme avant.

Elle en a contre sa mère, bien sûr. Mais pas parce qu'elle lui manque. En apparence... Bon débarras, qu'elle se dit. Plus de rivale dans le décor. Enfin, la petite Alice qui se voit grande pourra exister aux yeux de son père, qu'elle vénère.

Elle en a contre sa mère



d'avoir provoqué le déluge, finalement. D'avoir laissé des larves derrière elle. Comment les réveiller, les brasser? Même la méchanceté la plus crasse semble les laisser indifférents.

La fuite, le désamour

Heureusement pour Alice, il y a son désir d'apprendre, de comprendre. Il y a les livres, la science. Les étoiles. Et l'imaginaire. L'ami, aussi. Qui pourrait devenir son amoureux. Qui pourrait fissurer son cœur de pierre.

On est là, dans sa tête, dans son cœur, dans sa langue, mais pas tout le temps. On alterne. On passe dans l'autre univers. Celui de la mère en fuite. La mère partie comme une voleuse, avec son frère jumeau, sa moitié fusionnelle, symbiotique.

Il s'en passe des vertes et des pas mûres de ce côté-là. Il y a le passé qui rejailit. La mère en fuite, qui abandonne enfants et mari: scénario

connu. Zoé et son frère l'ont vécu. Autrement. Leur mère, folle, s'est jetée du haut du pont Jacques-Cartier quand ils étaient petits.

La folie, le suicide. Ça la hante, aujourd'hui, Zoé. Pour ça qu'elle a levé le camp? Pour ne pas sombrer? La folie, le suicide. Ça la hante aussi, Alice. Pour ça qu'elle s'évade dans les étoiles, cherche à s'appropriier l'univers?

Bagage génétique

Ce n'est qu'une piste de lecture. Il y en a tellement. Il y a tellement de choses dans ce roman. L'inceste, pour commencer. La prostitution, aussi. Et le désamour.

L'idée de lever l'ancre pour sauver sa peau, tiens. L'idée qu'on n'est pas obligé de se laisser avaler par l'autre, par les autres. L'idée que c'est possible de recommencer sa vie même quand on est au bout du rouleau. Mais que ce n'est pas sans conséquences.

Il y a des répétitions. Ça stagne par moments, ça tourne en rond. L'impression qu'il y a trop de mots, trop de détails, trop de débordements. Ce n'est pas un roman parfait.

Mais c'est un roman qui nous rentre dans la peau. Peut-être à cause du trop, justement. Du foisonnement. Il y a là quelque chose de l'ordre de l'urgence. De l'ordre de la mitraille.

Mitraille de la petite Alice pleine de rage. Pleine de manques, aussi. Pleine d'amour. Pleine de vie. Mitraille de l'écriture. Ça sort sur la page et ça vous explose en plein visage.

OSTHER, LE CHAT CRIBLÉ D'ÉTOILES

France Vézina
Boréal compact
Montréal, 2012, 360 pages

L'héritière méconnue de Rilke

Correspondance entre le poète et une jeune romancière

MICHEL LAPIERRE

L'attrance réciproque d'un homme et d'une femme, avec l'amour fou de la littérature, anime la correspondance inédite (1923-1926) entre Rilke et Monique Saint-Hélier. Une communion dans la maladie y éclaire l'œuvre du grand poète, plus européen qu'autrichien, sans passé, sans avenir, cloué, écrit-il, par «un présent neutre», et celle de la plus fervente de ses disciples, palombe dont les ailes, dit-elle, «n'avaient pas choisi de vivre».

En 1923, à Berne, dans un bal, la Suisse Monique Briod (1895-1955), jolie jeune femme, mariée à un traducteur et future romancière parisienne sous le pseudonyme de Monique Saint-Hélier, fit la connaissance de Rainer Maria Rilke (1875-1926) avant d'apprendre qu'il s'agissait d'un poète célèbre. De cette rencontre découla un échange de lettres en français, langue dont Rilke, d'abord germanophone, usa même, à la fin de sa vie, pour la création poétique.

Daniel Maggetti et Sylvie Ravussin, qui présentent et établissent le texte de la correspondance, l'intitulent *J'ai tant à vous dire, qu'un seul jour n'y suffira pas*, en choisissant un passage révélateur d'une lettre de la jeune femme à son aîné de 20 ans. Monique Saint-Hélier ira jusqu'à déclarer à Rilke qu'elle l'aime, mais, précisera-t-elle, «d'un amour très pur et tout innocent».

Sensible à la mysticité laïque qui, en marge des philosophies et des religions traditionnelles, habite la poésie et la prose de l'écrivain, elle lui confie : «On voudrait vous remercier et vous bénir pour chacune de vos œuvres où les Anges se promènent, où les Dieux se rencontrent, et même ennemis se sourient.» Rilke dédie à sa correspondante un poème sur la souriante méchanceté du destin et les choses révolues que «l'ange des pertes» a «frôlées de son aile distraite».

Grands corps malades

Atteinte d'une maladie dégénérative, Monique Saint-Hélier



ARCHIVES

Le poète Rainer Maria Rilke

saisit la subtile douceur de la désespérance rilkeenne. En janvier 1924, le poète lui dévoile son état : «Je n'ai donné audience à aucun fantôme; enfermé dans cette chambre de sanatorium et comme rivé dans mon corps...»

L'Autrichien né à Prague, séduit par la Russie, la France, l'Italie, choisit, pour mourir, la Suisse, oasis paisible d'une Europe belliciste coincée, de 1918 à 1939, entre deux hécatombes. Dans *Souvenir de Rilke* (1935), texte annexé à la correspondance, Monique Saint-Hélier aborde l'admiration de son ami pour un écrivain français qui incarne le continent sans frontières auquel il rêve : Valéry.

La femme de lettres décele ce qui distingue le prophétisme agnostique de Rilke de l'intellectualisme sceptique de l'autre. «Qu'est-ce que Valéry ferait en présence d'un ange? Je pense... qu'il essuierait son monocle... mais Rilke lui tendrait les mains.» Le poète de l'«éveil de pluie / sur les moissons qui rêvent» pouvait-il avoir une meilleure fille spirituelle?

Collaborateur
Le Devoir

J'AI TANT À VOUS DIRE, QU'UN SEUL JOUR N'Y SUFFIRA PAS

Rainer Maria Rilke
et Monique Saint-Hélier
Éditions Zoé
Carouge-Genève, 2012, 112 pages

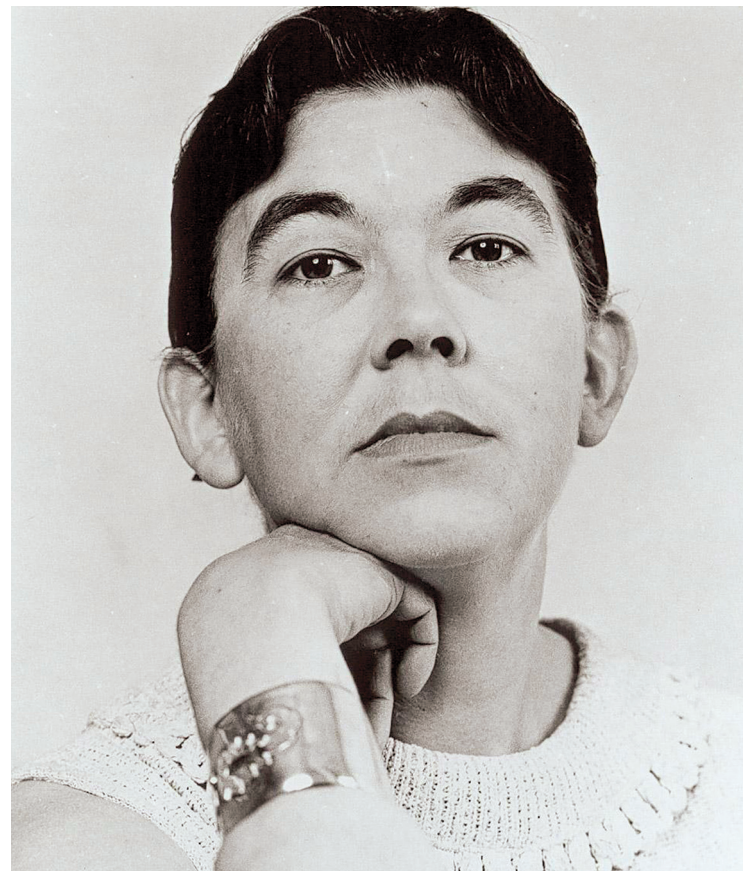
Un pays de sable et d'acacias

SUZANNE GIGUÈRE

Œuvre inédite de l'écrivaine manitobaine Margaret Laurence, *Une maison dans les nuages* (*The Prophet's Camel Bell*, 1963) a pour cadre le Somaliland, ce territoire de la Corne de l'Afrique où elle a séjourné pendant deux ans, de 1950 à 1952, aux côtés de son mari Jack, ingénieur chargé par l'administration du Protectorat britannique de superviser la construction de réservoirs d'eau dans le désert. À première vue, on pourrait être tenté de croire qu'*Une maison dans les nuages* constitue une sorte de carnet de voyage, comme l'écrit la traductrice romancière Dominique Fortier (*La porte du ciel*, Alto) dans la préface. Comme dans les récits de voyage, l'auteure décrit les paysages — cités de sable, acacias, arbres à myrrhe recouverts de petites fleurs jaunes exhalant un parfum délicat et suave —, l'architecture des villes, les coutumes nomades et claniques, divers aspects de l'histoire et de la culture somaliennes.

Au départ, la méconnaissance mutuelle et les différences culturelles donnent lieu à toutes sortes d'imbroglios. La prise de contact entre les «impérialistes» et le peuple somalien s'avère difficile : «Les gens ne sont pas des huttes dont on peut forcer la coquille.» Pour mieux saisir le pays et ses habitants, la romancière traduit en anglais des poèmes somalis. Au fil des jours, elle accumule avec un mélange de curiosité, d'humour et de compassion des notes et des observations sur l'endurance des Somalis, «semblable à fibre du cactus du désert», leur souffrance et leur foi, leur colère et leur manière de rire lorsqu'ils font face au désastre, leur irréductible fierté et leur joie de vivre même dans les circonstances les plus affligeantes. Les portraits présentés dans les dernières pages, ceux d'Hersi, le conteur de légendes, de Mohamed le cuisinier, d'Abdi le vieux guerrier, sont particulièrement sensibles. On entend leurs voix, leur langage, on voit leurs gestuelles.

Parfois, c'est à des milliers



ALTO

L'écrivaine Margaret Laurence a vécu dans le Somaliland, où se passe le récit de son roman inédit.

de kilomètres de chez soi que l'on fait sa propre rencontre. Ce séjour en Afrique aura été pour Margaret Laurence l'occasion de découvrir ses propres motivations. «Le voyage qui avait débuté quand nous avions mis le cap sur le Somaliland ne serait jamais vraiment fini [...] le pays avait touché nos vies, les changeant à jamais.»

Voyage intérieur

À la croisée du récit de voyage, du journal et du roman d'apprentissage, *Une maison dans les nuages* se révèle un témoignage d'une profonde humanité. Porté par une langue somptueuse et une force d'évocation, le livre rend un hommage touchant au peuple somalien et à la beauté surréelle des paysages traversés. «Après l'orage, Jack et moi avons regagné notre camion et les Somalis sont restés assis autour du feu presque jusqu'au matin. Hersi dirigeait le chant, psalmodiant le couplet d'un long poème narratif, alors que les autres joignaient leurs voix à la sienne pour le refrain. Pendant un

long moment, nous avons écouté ces voix puissantes chanter dans la nuit africaine où elles se mêlaient au bruissement de l'eau tandis que les ruisseaux déferlaient dans le désert et se

déversaient dans les «tugs» (lit d'une rivière). De temps en temps, nous entendions le cri d'oiseaux toujours éveillés dans les acacias, et la plainte du «ghelou» (oiseau nocturne) qui volait à la nuit tombée. Tout cela était bon, par certains aspects que nous ne pouvions expliquer, mieux que tout ce que nous avions jamais connu.»

Collaboratrice
Le Devoir

UNE MAISON DANS LES NUAGES

Margaret Laurence
Traduit de l'anglais (Canada)
par Dominique Fortier
Éditions Alto
Québec, 2012, 384 pages



Pour commander : www.fqao.org

Ouvrage lancé le 6 août 2012 à l'Abbaye Saint-Benoît-du-Lac dans le cadre du Congrès 2012 de la FQAO.

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 16 au 22 juillet 2012

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ (NB DE SEMAINES)
1	La chasse est ouverte	Christine Brouillet/Courte échelle 1/6
2	Volte-face et malaises	Rafaelle Germain/Libre Expression 2/18
3	Lit double	Janette Bertrand/Libre Expression 6/13
4	Souvenirs de la banlieue • Tome 2 Michel	Rosette Laberge/Éditeurs réunis 4/6
5	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 5 Abussos	Anne Robillard/Wellan 5/13
6	Au bord de la rivière • Tome 3 Xavier	Michél David/Hurtubise 3/13
7	Souvenirs de la banlieue • Tome 1 Sylvie	Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis 7/5
8	Félicité • Tome 2 La grande ville	Jean-Pierre Charland/Hurtubise -/1
9	Mémoires d'un quartier • Tome 11 Bernadette, la suite	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 9/15
10	Il pleuvait des oiseaux	Jocelyne Saucier/XYZ 8/3

Romans étrangers

1	L'été de la deuxième chance	Elin Hilderbrand/Lattès 3/4
2	7 ans après...	Guillaume Musso/XO 1/15
3	La liste de mes envies	Grégoire Delacourt/Lattès 2/13
4	La piste du tigre	James Patterson/Lattès 4/3
5	Si c'était à refaire	Marc Levy/Robert Laffont 6/13
6	Volte-face	Michael Connelly/Calmann-Lévy 5/11
7	La mort s'invite à Pemberley	P.D. James/Fayard 7/4
8	Les années perdues	Mary Higgins Clark/Albin Michel 9/8
9	La muraille de lave	Arnaldur Indriðason/Métailié -/1
10	Les partenaïres	John Grisham/Robert Laffont 10/2

Essais québécois

1	La juste part	David Robitchoil/Patrick Turmel/Atelier 10 1/3
2	Desmarais. La Dépossession tranquille	Richard Le Hir/Michel Brûlé 2/15
3	C'était au temps des mamouths laineux	Serge Bouchard/Boréal 6/24
4	Les faces cachées d'Amir Khadir	Pierre K. Malouf/Accent grave 3/4
5	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Lafontaine/Boréal 4/6
6	Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois	Mathieu Bock-Côté/Boréal -/1
7	La soif de bonheur	Collectif/Bayard 10/12
8	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Jean-François Lisée/Albin Stanké 5/3
9	Québécois 101. Notre portrait en 25 traits	Pierre Côté/Québec Amérique 8/11
10	Contrepoint	Normand Lester/Intouchables 9/2

Essais étrangers

1	Indignez-vous! (Édition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène 5/3
2	L'empire de l'illusion	Chris Hedges/Lux 8/16
3	Le chaos financier mondial. Comment éviter...	George Soros/Presses de la Cité -/1
4	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme	Jim Stanford/Lux 7/4
5	Qui veut la peau d'Hugo Chavez?	François-Xavier Frelaud/Cherche Midi -/1
6	La monnaie. Histoire d'une imposture	Charles Le Lien/Philippe Simonnot/Perrin -/1
7	Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent	Amin Maalouf/LGF 9/6
8	Destruction massive. Géopolitique de la faim	Jean Ziegler/Seuil 2/16
9	Le goût de vivre et cent autres propos	André Comte-Sponville/LGF 3/5
10	Une histoire populaire de l'humanité	Chris Harman/Boréal 4/3

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

